

Texte A : Molière, Dom Juan, 1665, Acte I, scène 3

[Elvire, jeune femme de l'aristocratie, que Dom Juan, après l'avoir enlevée du couvent, a épousée, puis quittée, vient d'arriver à l'improviste pour demander des explications sur sa conduite.]

DONE ELVIRE. – J'admire ma simplicité et la faiblesse de mon cœur à douter d'une trahison que tant d'apparences me confirmeraient. J'ai été assez bonne, je le confesse, ou plutôt assez sotte pour me vouloir tromper moi-même, et travailler à démentir mes yeux et mon jugement. J'ai cherché des raisons pour excuser à ma tendresse le relâchement d'amitié qu'elle voyait en vous ; et je me suis forgé exprès cent sujets légitimes d'un départ précipité, pour vous justifier du crime dont ma raison vous accusait. [...] Mais enfin cet abord ne me permet plus de douter, et le coup d'œil qui m'a reçue m'apprend bien plus de choses que je ne voudrais en savoir. Je serai bien aise pourtant d'ouïr de votre bouche les raisons de votre départ. Parlez, Don Juan, je vous prie, et voyons de quel air vous saurez vous justifier.

DON JUAN. – Madame, voilà Sganarelle qui sait pourquoi je suis parti.

SGANARELLE, *bas à Don Juan*. – Moi, Monsieur ? Je n'en sais rien, s'il vous plaît.

DONE ELVIRE. – Eh bien ! Sganarelle, parlez, il n'importe de quelle bouche j'entende ces raisons.

DON JUAN, *faisant signe d'approcher à Sganarelle*. – Allons, parle donc à Madame.

SGANARELLE, *bas à Don Juan*. – Que voulez-vous que je dise ?

DONE ELVIRE. – Approchez, puisqu'on le veut ainsi, et me dites un peu les causes d'un départ si prompt.

DON JUAN. – Tu ne répondras pas ?

SGANARELLE, *bas à Don Juan*. – Je n'ai rien à répondre. Vous vous moquez de votre serviteur.

DON JUAN. – Veux-tu répondre, te dis-je ?

SGANARELLE. – Madame...

DONE ELVIRE. – Quoi ?

SGANARELLE, *se retournant vers son maître*. – Monsieur...

DON JUAN, *en le menaçant*. – Si...

SGANARELLE. – Madame, les conquérants, Alexandre et les autres mondes sont causes de notre départ. Voilà, Monsieur, tout ce que je puis dire.

DONE ELVIRE. – Vous plaît-il, Don Juan, nous éclaircir ces beaux mystères ?

DON JUAN. – Madame, à vous dire la vérité...

DONE ELVIRE. – Ah ! que vous savez mal vous défendre pour un homme de cour, et qui doit être accoutumé à ces sortes de choses ! J'ai pitié de voir la confusion que vous avez. Que ne vous armez-vous le front d'une noble effronterie ? Que ne me jurez-vous que vous êtes toujours dans les mêmes sentiments pour moi, que vous m'aimez toujours avec une ardeur sans égale, et que rien n'est capable de vous détacher de moi que la mort ? Que ne me dites-vous que des affaires de la dernière conséquence vous ont obligé à partir sans m'en donner avis ; qu'il faut que, malgré vous, vous demeuriez ici quelque temps, et que je n'ai qu'à m'en retourner d'où je viens, assurée que vous suivrez mes pas le plus tôt qu'il vous sera possible ; qu'il est certain que vous brûlez de me rejoindre, et qu'éloigné de moi vous souffrez ce que souffre un corps qui est séparé de son âme ? Voilà comme il faut vous défendre, et non pas être interdit comme vous êtes.

DON JUAN. – Je vous avoue, Madame, que je n'ai point le talent de dissimuler, et que je porte un cœur sincère. Je ne vous dirai point que je suis toujours dans les mêmes sentiments pour vous, et que je brûle de vous rejoindre, puisque enfin il est assuré que je ne suis parti que pour vous fuir ; non point par les raisons que vous pouvez vous figurer, mais par un pur motif de conscience, et pour ne croire pas qu'avec vous davantage je puisse vivre sans péché. Il m'est venu des scrupules, Madame, et j'ai ouvert les yeux de l'âme sur ce que je faisais. J'ai fait réflexion que, pour vous épouser, je vous ai dérobée à la clôture d'un convent¹, que vous avez rompu des vœux qui vous engageaient autre part, et que le Ciel est fort jaloux de ces sortes de choses. Le repentir m'a pris, et j'ai craint le courroux céleste ; j'ai cru que notre mariage n'était qu'un adultère déguisé, qu'il nous attirerait quelque disgrâce d'en haut, et qu'enfin je devais tâcher de vous oublier, et vous donner moyen de retourner à vos premières chaînes. Voudriez-vous, Madame, vous opposer à une si sainte pensée, et que j'allasse, en vous retenant, me mettre le Ciel sur les bras, que par... ?

DONE ELVIRE. – Ah ! scélérat, c'est maintenant que je te connais tout entier ; et pour mon malheur, je te connais lorsqu'il n'en est plus temps, et qu'une telle connaissance ne peut plus me servir qu'à me désespérer. Mais sache que ton crime ne demeurera pas impuni, et que le même Ciel dont tu te joues me saura venger de ta perfidie.

1. convent : couvent.

TEXTE B - Beaumarchais, Le Mariage de Figaro, 1784, Acte II, scènes 16 à 19.

[Le comte Almaviva entre furieux dans la chambre de son épouse pensant l'y surprendre avec Chérubin, un jeune page. Celui-ci, chassé par le comte pour sa galanterie avec les femmes du voisinage, mais protégé par la comtesse, vient de réussir à s'échapper en sautant par la fenêtre, tandis que Suzanne (femme de chambre de la comtesse) prend sa place et s'enferme dans le cabinet, à l'insu de la comtesse et du comte qui pensent que Chérubin s'y trouve.]

Scène 16 [...]

LE COMTE. – Et vous vouliez garder votre chambre ! Indigne épouse ! ah ! vous la garderez longtemps ; mais il faut, avant, que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE *se jette à genoux, les bras élevés.* — Monsieur le Comte, épargnez un enfant¹; je ne me consolerais pas d'avoir causé...

LE COMTE. — Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE. — Il n'est pas coupable, il partait; c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE, *furieux.* — Levez-vous. Ôtez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre !

LA COMTESSE. — Eh bien ! je m'ôterai, Monsieur, je me lèverai; je vous remettrai même la clef du cabinet : mais, au nom de votre amour...

LE COMTE. — De mon amour ! Perfide !

LA COMTESSE *se lève et lui présente la clef.* — Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal ; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas...

LE COMTE, *prenant la clef.* — Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE *se jette sur une bergère², un mouchoir sur les yeux.* — Oh ! Ciel ! il va périr.

LE COMTE *ouvre la porte, et recule.* — C'est Suzanne !

Scène 17

SUZANNE *sort en riant.* — « Je le tuerais, je le tuerais. » Tuez-le donc, ce méchant page !

LE COMTE, *à part.* — Ah ! quelle école³ ! (Regardant la Comtesse qui est restée stupéfaite.) Et vous aussi, vous jouez l'étonnement ?...Mais peut-être elle n'y est pas seule.

Il entre.

Scène 18

SUZANNE *accourt à sa maîtresse.* — Remettez-vous, Madame, il est bien loin, il a fait un saut...

LA COMTESSE. — Ah, Suzon, je suis morte.

Scène 19

LE COMTE *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.* — Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. Madame?...vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaiement.* — Et moi, Monseigneur ?

La comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.

LE COMTE *s'approche.* — Quoi, Madame, vous plaisantiez ?

LA COMTESSE, *se remettant un peu.* — Eh ! pourquoi non, Monsieur ?

LE COMTE. — Quel affreux badinage ! et par quel motif, je vous prie ?...

LA COMTESSE. — Vos folies méritent-elles de la pitié ?

LE COMTE. — Nommer folies ce qui touche à l'honneur !

LA COMTESSE, *assurant son ton par degrés.* — Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier ?

LE COMTE. — Ah ! Madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE, — Madame n'avait qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE. — Tu as raison, et c'est à moi de m'humilier... Pardon, je suis d'une confusion !...

SUZANNE. — Avouez, Monseigneur, que vous la méritez un peu !

1. enfant : Chérubin est en fait un adolescent. A l'époque, l'âge adulte commence vers quinze ans.

2. bergère : grand fauteuil.

3. quelle école : quelle sottise (du jeu de trictrac : « faire une école, oublier de marquer les points que l'on gagne, ou en marquer mal à propos »).

Texte C : J. Giraudoux, Electre, 1938, Acte II, scène 2.

[En réécrivant de manière parodique le mythe tragique d'Electre, Giraudoux crée les personnages d'Agathe et de son mari le Président (un magistrat). Outre le jeune homme, Agathe a un autre amant : Egisthe, l'usurpateur du trône.]

AGATHE. — Ô mon amour chéri, tu as bien compris, n'est-ce pas ?

LE JEUNE HOMME. — Oui. J'aurai réponse à tout.

AGATHE. — S'il te trouve dans l'escalier ?

LE JEUNE HOMME. — Je venais voir le médecin qui habite au-dessus.

AGATHE. — Tu oublies déjà ! C'est un vétérinaire. Achète un chien... S'il me trouve dans tes bras ?

LE JEUNE HOMME. — Je t'ai ramassée au milieu de la rue, la cheville foulée.

AGATHE. — Si c'est dans notre cuisine ?

LE JEUNE HOMME. — Je fais l'homme ivre. Je ne sais où je suis. Je casse tous les verres.

AGATHE. — Un seul suffit, chéri ! Un petit. Les grands sont en cristal... Si c'est dans notre chambre, et que nous soyons habillés ?

LE JEUNE HOMME. — Que c'est lui justement que je cherche, pour parler politique. Qu'il faut vraiment venir là pour le trouver.

AGATHE. – Si c'est dans notre chambre, et que nous soyons déshabillés ?

LE JEUNE HOMME. – Que je suis entré par surprise, que tu me résistes, que tu es la perfidie même, qui vous aguiche depuis six mois, et vous reçoit en voleur, le moment arrivé,.. Une grue¹ !

AGATHE. – Ô mon amour !

LE JEUNE HOMME. – Une vraie grue !...

AGATHE. – J'ai entendu... Ô chéri, le jour approche, et je t'ai eu une heure à peine, et combien de temps encore va-t-il consentir à croire que je suis somnambule, et qu'il est moins dangereux de me laisser errer dans les bosquets que sur les toits ? Ô mon cœur, crois-tu qu'il soit un mensonge qui me permette de t'avoir la nuit dans notre lit, moi entre vous deux, et que tout lui paraisse naturel ?

LE JEUNE HOMME. – Cherche bien. Tu le trouveras.

AGATHE. – Un mensonge grâce auquel vous puissiez même vous parler l'un à l'autre, si cela vous plaît, par-dessus ton Agathe, de vos élections et de vos courses...Et qu'il ne se doute de rien...C'est cela qu'il nous faut, c'est cela !

LE JEUNE HOMME. – Juste cela.

AGATHE. – Hélas ! Pourquoi est-il si vaniteux, pourquoi a-t-il le sommeil si léger, pourquoi m'adore-t-il ?

LE JEUNE HOMME. – C'est la litanie éternelle. Pourquoi l'as-tu épousé ? Pourquoi l'as-tu aimé ?

AGATHE. – Moi ! menteur ! Je n'ai jamais aimé que toi !

LE JEUNE HOMME. – Que moi ! Songe dans les bras de qui je t'ai trouvée avant-hier !

AGATHE. – C'est que justement j'avais pris une entorse. Celui dont tu parles me rapportait.

LE JEUNE HOMME. – Je connais depuis une minute l'histoire de l'entorse.

AGATHE. – Tu ne connais rien. Tu ne comprends rien. Tu ne comprends pas que cet accident m'en a donné l'idée pour nous !

LE JEUNE HOMME. – Quand je le croise dans ton escalier, il est sans chiens, je t'assure, et sans chats.

AGATHE. – C'est un cavalier. On n'amène pas les chevaux à la consultation.

LE JEUNE HOMME. – Et toujours il sort de chez toi.

AGATHE. – Pourquoi me forces-tu à trahir un secret d'Etat ! Il vient consulter mon mari. On soupçonne un complot dans la ville. Je t'en conjure : ne le dis à personne. Ce serait sa révocation. Tu me mettrais sur la paille.

LE JEUNE HOMME. – Un soir, il se hâtait, son écharpe mal mise, sa tunique entrouverte.

AGATHE. – Je le pense bien. C'est le jour où il avait voulu m'embrasser. Je l'ai reçu² !

LE JEUNE HOMME. – Tu ne lui as pas permis de t'embrasser, puissant comme il est ? J'attendais en bas ! Il est resté deux heures.

AGATHE. – Il est resté deux heures, mais je ne lui ai pas permis de m'embrasser.

LE JEUNE HOMME. – Il t'a donc embrassée sans permission. Avoue-le, Agathe, ou je pars !

AGATHE. – Me contraindre à cet aveu ! C'est bien fait pour ma franchise ! Oui, il m'a embrassée... Une seule fois... Et sur le front.

LE JEUNE HOMME. – Et tu ne trouves pas cela horrible ?

AGATHE. – Horrible ? Épouvantable.

LE JEUNE HOMME. – Et tu n'en souffres pas ?

AGATHE. – Pas du tout. Ah ! si j'en souffre ? A mourir ! A mourir ! Embrasse-moi, chéri. Maintenant tu sais tout, et au fond j'en suis heureuse. Tu n'aimes pas mieux que tout soit clair entre nous ?

LE JEUNE HOMME. – Oui. Je préfère tout au mensonge.

AGATHE. – Quelle gentille façon de dire que tu me préfères à tout, mon amour !...

Agathe et le jeune homme sortent.

1. grue : prostituée

2. Je l'ai reçu ! : expression ironique signifiant « je l'ai ma! reçu ».

I- Après avoir pris connaissance de l'ensemble des textes, vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points):

Comment le dialogue théâtral et les didascalies expriment-ils le conflit entre les personnages dans ces trois scènes ?

II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

Commentaire

Commentez le texte de Beaumarchais (texte B) extrait du Mariage de Figaro.

Dissertation

A quoi tiennent la réussite et la force d'une scène d'affrontement au théâtre ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes proposés, ceux que vous avez étudiés en classe, ainsi que sur vos lectures personnelles. Vous veillerez à envisager le théâtre dans sa double dimension, écriture et mise en scène.

Invention

Vous imaginerez et rédigerez pour le théâtre une scène de conflit amoureux comportant une tonalité comique, notamment due à l'évolution des rapports de force entre les personnages en présence. Ces personnages s'exprimeront sans familiarité.